

Prologue

Ç'a été plus simple que prévu. La fille a suivi sans faire d'histoires. Tu l'as repérée à la sortie de l'école, seule, cherchant des yeux un parent qui n'arrivait pas. Quel genre de personne faut-il être pour laisser une enfant de cinq ans dans cette situation ? Consternant, vraiment.

Mais cela a bien fait tes affaires.

Pas les siennes, et encore moins celles de ses pauvres parents, que le chagrin et la culpabilité vont bientôt frapper de plein fouet. Les tiennes.

Personne n'a rien vu. Aucun doute là-dessus. Tu les as observés attentivement, battre le pavé devant le portail de l'école en attendant que leur progéniture gâtée n'émerge pour la mitrailler de questions stupides.

Comment s'est passée ta journée ? Qu'est-ce que tu as appris ? Tu as été sage, ma princesse ? Tu as été courageux, mon bonhomme ?

On est en train de fabriquer une génération de faibles et de précieux persuadés que le monde gravite autour d'eux, qu'il satisfera à tous leurs caprices, les laissera toujours gagner sans avoir à lutter. Ce désastre silencieux s'insinue dans les moindres recoins de notre société, et personne n'y remédie.

Sauf toi. Tu es sur le point de faire ta part du boulot, si dérisoire soit-elle.

Et ça commence par la fille.

Elle t'appartient, désormais. Maintenant et à jamais. Tu aimes que les choses t'appartiennent. Le partage, ce n'est pas ton truc. Plutôt détruire que partager. Certes, ce n'est pas l'aspect le plus reluisant de ta personnalité, mais à quoi bon lutter ? Les choses sont ainsi.

Elle, en tout cas, tu ne la partageras pas. Elle est à toi. Évaporée dans ta voiture sans la moindre trace.

Tout s'est très, très bien passé. Aussi bien qu'on aurait pu l'espérer.

Avoue-le, ta satisfaction est grande.

Avoue-le, tu t'es frotté les mains.

La chance y est-elle pour quelque chose ? Peut-être. Tu en as besoin. Comme tout le monde. Tu es comme les autres, du moins sur ce point. Sur tout le reste, non. Rien à voir. Ta lucidité et ta résolution font la différence.

En fin de compte, la chance n'a peut-être rien à voir là-dedans. À la réflexion, non. Le secret, c'est une bonne préparation. Oui, tu préfères ça. La préparation. Et le savoir-faire, bien sûr. L'audace et l'habileté. C'est toi qui as fait ça, personne d'autre. Aucune place pour la chance.

Attention à ne pas tomber dans la complaisance. Ce serait une erreur. Un des mensonges du désastre. La complaisance conduit à l'échec. Et tu n'as pas pris la fille, tu n'as pas été si loin, pour échouer maintenant.

Elle dort, à présent. Cheveux noirs, belle, si jeune. Elle dort sur la banquette arrière. Drogée, cachée des regards indiscrets jusqu'au moment où tu l'utiliseras pour servir ton but. Ce but qui rend ton acte *indispensable*. C'est dommage qu'elle doive être impliquée là-dedans, dommage qu'elle doive payer pour ce que d'autres ont fait.

C'est injuste, tu le sais bien, mais le monde est injuste. La vie est injuste. *Ça*, tu le sais aussi. Aucun rapport avec la justice. En égorgeant l'agneau, le loup se soucie-t-il de justice? D'innocence fauchée? Non, seule la faim compte. Le loup satisfait ses besoins, et ses besoins sont sa seule justification. Bien, mal, juste, injuste... Tout cela n'existe pas dans son monde.

Ni dans le tien. Il n'y a que fort ou faible, gagnant ou perdant. *Crier à l'injustice* est une ruse du faible pour contraindre le fort. Tu ne peux pas te laisser influencer par ces considérations.

Jamais, ni avant, ni maintenant, ni plus tard.

La justice n'a rien à voir là-dedans.

La justice, c'est pour les faibles.

Les perdants.

Tu t'autorises un sourire en conduisant. Et en plus, *tu vas prendre ton pied.*

Première partie

AVANT

1. La vie est compliquée

I

Elle allait être en retard. Une fois de plus.

Julia Crowne leva les yeux vers l'horloge accrochée au mur de la salle de réunion. Il s'agissait d'un modèle de gare suisse, reconnaissable à ses aiguilles carrées. Pas une copie, mais bien un original, qui s'accordait parfaitement avec le bois poli de la grande table ovale et les confortables fauteuils en cuir. Rien n'était trop beau pour la salle de réunion. Les clients qu'ils recevaient ici étaient rassurés par ce genre de détails.

Trois heures moins vingt. On aurait déjà dû parvenir à un accord, pour la garde, mais ça ne se passait pas bien. Notamment parce que leur cliente, la conseillère municipale Carol Prowse, ne se montrait pas raisonnable. Cela pouvait se comprendre : elle avait trouvé son mari, Jordi, poète et professeur d'anglais à mi-temps, au lit avec une de ses anciennes étudiantes. Mais ça ne facilitait pas les choses.

Sous la table, Julia tapait du pied avec impatience. Elle ne pouvait se permettre d'être en retard à l'école, où elle devait aller chercher sa fille de cinq ans, Anna, à trois heures. Une demi-heure après, toutes deux étaient censées

passer récupérer un bébé cocker chez une dame qui avait eu la surprise de se réveiller un matin au son de petits cris plaintifs. Sa chienne, qui semblait souffrir d'une mystérieuse langueur depuis une semaine, était en train de produire des chiots à un rythme stupéfiant.

Cette femme, infirmière de profession, prenait son service à l'hôpital en fin d'après-midi. Elle avait accepté de les attendre jusqu'à trois heures et demie, mais pas plus tard. Julia et Anna avaient passé beaucoup de temps à préparer l'arrivée du chiot : il avait fallu lui acheter un panier, décider où le mettre, lui trouver un nom (Anna s'était arrêtée sur Bella, qui plaisait aussi à Julia), s'approvisionner en friandises canines, définir les itinéraires de balade... Julia ne se sentait pas de gérer la déception de sa fille si l'animal ne rentrait pas avec elles ce soir.

Plus encore que cela, Julia comptait sur la petite chienne pour devenir une source de joie et d'affection, car elle allait elle aussi bientôt devoir se battre pour la garde de sa fille, et si les choses devaient se passer comme pour Carol Prowse, Anna allait avoir besoin de toutes les distractions possibles.

Julia n'avait pas trouvé Brian au lit avec une de ses ex-étudiantes – Dieu merci, vu qu'il enseignait dans une école élémentaire – ni avec personne d'autre, d'ailleurs. Si ç'avait été le cas, elle n'en aurait probablement rien eu à faire, et c'est bien là que se situait le problème. Elle aimait bien Brian, voyait en lui un brave homme, un bon père et un mari attentionné – oui, d'accord, un homme, un père et un mari passables –, mais il ne l'inspirait pas. Pire, il ne l'intéressait pas. Comme un collègue de bureau qu'on connaît en passant, mais dont on ne se soucie pas vraiment. Le genre de personne dont le récit des mésaventures – *tu savais que Brian divorçait?* – vous navre sur le moment,

mais ne vous empêche pas de dormir. Voilà ce qu'elle ressentait pour Brian. Il n'avait plus sa place dans la vie de sa femme.

Ça n'avait pas toujours été le cas. Pendant longtemps elle avait gardé sur son bureau une photo d'eux prise le premier jour de leur lune de miel. Ils se trouvaient sur une plage de sable blanc de l'île de Milos, en Grèce. Ils finissaient tout juste leur poisson grillé tandis que le soleil se couchait dans leur dos. Elle avait demandé au serveur – un pêcheur qui, le soir venu, faisait restaurant sur la plage – de prendre le cliché.

Plus tard, ils s'étaient tenus face à la mer, enlacés.

C'est le paradis, avait-elle déclaré. Le monde est un endroit magique.

Brian avait ri. *Tu parles comme si tu avais trop fumé. Comme à l'époque où on regardait les étoiles, défoncés.*

Mais c'est la réalité, avait-elle insisté. C'est vraiment le paradis. Les pieds dans l'eau, deux semaines sans souci. Et rien d'autre à faire dans l'immédiat que de retourner dans notre chambre... (elle avait embrassé Brian sur la joue, remarquant au passage ses bras musclés et son ventre plat) *et de chercher un moyen de meubler quelques heures de notre lune de miel.*

Ils étaient si complices alors, si proches, si complémentaires. Mais ce temps était révolu. Quelque part en cours de route, chacun avait emprunté son chemin, commencé à attendre des choses différentes de la vie. Ils n'avaient pris conscience de cette lente divergence que trop tard. Avec le recul, Julia situait son point de départ à la naissance d'Anna. Elle était leur seule enfant, et la seule qu'ils auraient jamais, considérant les difficultés qui avaient entouré sa conception. Elle méritait un père qui lui inventait des histoires incroyables, l'entraînait dans des chasses

au trésor, dessinait, peignait, créait avec elle. Un père qui injectait de l'énergie, de l'émerveillement, de la stupéfaction dans son monde.

Brian l'aimait, bien sûr. Il en était *gaga*. Mais il n'avait jamais suggéré la moindre activité hors du commun, comme de camper sur une île au milieu d'un lac, d'aller voir la mer ou de l'emmener au théâtre. Il ne lui construisait pas de course d'obstacles dans le jardin, ne montait pas de pièces de théâtre miniature pour elle, n'assemblait pas de trampoline pour la faire concourir aux Jeux Crownolympiques. Au lieu de ça, il lui achetait toujours les mêmes Lego roses et les sempiternelles poupées Disney que toutes les filles de son âge possédaient. Il se satisfaisait qu'Anna vive sa vie dans les limites étroites de la banlieue où il s'était empêtré de bon gré. Tout cela était bien trop *normal* pour Anna, et pour Julia aussi, d'ailleurs. Elle en voulait plus, pour elle et pour sa fille, et Brian ne pouvait le leur donner.

Il était, à dire vrai, un peu ennuyeux, même si Julia ne le lui aurait jamais dit en ces termes.

En tout cas, elle n'en avait pas eu l'intention, mais lorsqu'elle lui avait confié un mois plus tôt qu'elle s'interrogeait sur leur avenir commun – précisément s'ils en avaient un –, il ne l'avait pas bien pris, et ça avait dégénéré en une violente dispute. Elle avait fini par lui dire des choses qu'à présent elle regrettait, mais une fois prononcées, des paroles de ce genre ont tendance à rester, et tout ce qu'on peut faire c'est en assumer les conséquences.

Tu es un peu, tu sais, un peu... rasoir, pensait-elle en son for intérieur, mais elle avait trouvé un euphémisme au dernier moment. *Un peu classique.*

Sa tentative d'adoucissement n'avait pas fonctionné. Brian avait serré les mâchoires avant de reprendre :

Classique ? Tu veux dire ennuyeux, n'est-ce pas ?

Bêtement, sa colère attisée par deux verres de vin blanc, elle avait acquiescé.

Elle avait ajouté deux ou trois choses dont elle n'avait pas prévu de parler, comme son refus de voir sa vie lui échapper, vide d'inspiration et d'émerveillement. Ou son exaspération de faire toujours la même chose le week-end, de partir toutes les vacances au même endroit, de manger dans les mêmes restaurants. Elle en voulait plus, elle voulait de l'aventure, de la romance, de la couleur.

Ce n'est rien d'autre qu'une foutue crise de la quarantaine, avait-il répondu. C'est plutôt moi qui suis censé être terrorisé par la vie qui s'écoule, claquer toutes nos économies dans une voiture de sport et avoir une aventure avec une bimbo.

C'est alors qu'elle avait placé la réplique qu'elle regrettait le plus.

J'aurais bien aimé. J'aurais au moins pu trouver quelque chose d'intéressant à un homme qui a ce genre de conflit en lui. Toi, tu en es déjà à l'étape pipe et chaussons.

Quoi ? Son visage avait viré au cramoisi. *Qu'est-ce que tu as dit ?*

Elle avait répété sa dernière phrase, jugeant curieux que, de tout ce qu'elle lui avait dit, ce soient ces mots qui le titillaient le plus. Sa réaction l'avait néanmoins détrompée.

Pas ça. Je me fous de ta pipe et de tes chaussons. Tu as dit que tu pourrais trouver quelque chose d'intéressant à un homme qui a ce genre de conflit en lui. Donc tu ne me trouves rien d'intéressant ?

Julia s'était avisée qu'elle ne l'avait jamais verbalisé ainsi – les mots lui avaient en quelque sorte échappé –, mais à présent elle se rendait compte que c'était exactement ce qu'elle voulait dire. Elle avait hoché la tête.

Tu peux bien me trouver ennuyeux, manquant d'inspiration, ou de quoi que ce soit que tes amis Facebook t'ont conseillé de chercher chez un partenaire, je peux l'encaisser. Ce que je n'accepte pas, c'est de t'entendre dire que rien chez moi ne mérite ton intérêt. Je ne parle pas de ton respect ou, Dieu nous en préserve, de ton amour, mais simplement de ton intérêt. Si tel est le cas, alors c'est vraiment fini.

Et elle avait acquiescé, lui disant qu'il avait trouvé les mots justes, qu'il avait parfaitement compris la situation.

Depuis lors, ils s'étaient à peine parlé. Brian dormait dans la chambre d'amis, et elle dans la chambre à coucher. Dans les rares occasions où il avait été impossible de ne pas s'adresser la parole, ils n'avaient pas évoqué leur avenir. Mais depuis dix jours, elle avait pris sa décision. Elle demandait le divorce.

Ce qui était aussi le souhait de Carol Prowse, et elle l'obtiendrait. Le problème était qu'elle voulait aussi que son mari ne puisse voir leur fils de neuf ans sans surveillance. Sa requête, à la fois ridicule et motivée par la rancune, n'avait aucune chance d'aboutir.

Jordi Prowse secoua la tête à ces paroles et éclata de rire.

— Et puis quoi, encore ?

Sa chevelure grisonnait aux tempes. Il affichait une attitude décontractée.

— C'est tout simplement impensable, reprit-il. Il n'y a aucune raison à cela.

Un long silence lui répondit. Carol se tourna vers Julia.

— Ce n'est pas l'avis de mon avocate.

C'était *exactement* l'avis de son avocate, mais ce n'est pas ce que la conseillère municipale Prowse désirait entendre. Julia jeta encore un coup d'œil à l'heure. Trois heures moins dix. Il fallait en finir.

— Considérant l'âge de vos conquêtes, je pense qu'il y a des raisons de croire que vous n'êtes pas en mesure de vous occuper d'un enfant. Raisons morales.

L'avocate de la partie adverse, Marcie Lyon, une vieille amie de Julia, secoua la tête.

— Ça ne passera jamais, dit-elle, et vous le savez bien. Jordi se fendit d'un sourire.

— Tu te sens humiliée, donc tu lances des menaces en l'air.

Carol Prowse se raidit sur sa chaise. Julia n'en était pas à sa première affaire de divorce, elle savait que ça pouvait devenir moche. Les deux parties entraient avec les meilleures intentions, sincèrement désireuses de trouver un accord à l'amiable. Elles finissaient toujours par se disputer la garde de leur enfant, emportant dans la tourmente ce qui restait de leur relation passée. Mais Julia ne pouvait se permettre d'attendre pour voir les choses en arriver là. Elle regarda l'horloge à nouveau.

— Je pense que ça suffira pour aujourd'hui, dit-elle. Je suggère que Mlle Lyon et moi nous rencontrions dans la semaine pour parler de votre affaire.

Jordi Prowse haussa les épaules.

— Bien sûr. Vous pouvez toujours vous voir pour discuter de la stupidité de sa demande, fit-il en désignant sa femme du menton.

— Nous parlerons de beaucoup de choses, je n'en doute pas, conclut Julia en souriant. Peut-on considérer que cet entretien est terminé ?

Il fallait qu'elle sorte de cette pièce. Elle avait fait une croix sur le chiot — elle était à vingt-cinq minutes en voiture de l'école, puis il fallait compter une demi-heure de plus jusque chez l'infirmière —, mais elle avait un souci plus urgent. Elle devait téléphoner à l'école pour qu'ils gardent Anna le temps qu'elle arrive. Elle se leva, consciente de

presser les trois autres occupants de la pièce. Marcie Lyon lui lança un regard étrange ; Jordi n'accorda pas un coup d'œil à sa femme ni à Julia.

Carol Prowse secoua la tête.

— Non mais vous avez vu ça ? Quelle arrogance !

Julia sentait que sa cliente aurait aimé débriefer le rendez-vous, et en temps normal elle se serait volontiers soumise à l'exercice, mais là ce n'était pas une option. Elle se contenta de marquer son assentiment d'un signe de tête.

— Je suis désolée, dit-elle, je dois partir. C'est mon tour d'aller chercher ma fille à l'école.

Dieu que ça avait l'air idiot. Voilà le fond du problème : on lui demandait d'être à la fois une avocate modèle, focalisée sur sa carrière, à l'entière disposition de ses clients, et une mère modèle, à l'entière disposition de sa fille. Les deux étaient impossibles à concilier, mais les attentes demeuraient.

Une fois dans le couloir, elle attrapa son téléphone.

Écran noir. Plus de batterie.

Julia jura en silence. Elle plongea la main dans son sac à la recherche d'un chargeur. Pas là, bien sûr. Il se trouvait dans la voiture. Elle aurait pu courir dans son bureau pour y passer son coup de fil, mais il était situé à l'opposé du bâtiment. Non... La voiture restait la meilleure option.

Elle parcourut le couloir à grandes enjambées. Même si elle savait que tout se passerait bien, elle détestait la sensation d'être en retard pour sa fille.

II

Tout en conduisant, Julia pressait le logo au centre de l'écran de son téléphone dans l'espoir de le voir s'allumer

plus vite, geste dont l'inutilité ne lui échappait pas. Elle faisait la même chose avec les ascenseurs, lorsqu'ils mettaient trop de temps à arriver. Plusieurs fois.

Ça ne le fera pas venir plus vite, lui faisait toujours remarquer un quelconque plaisantin. *On ne sait jamais*, répliquait-elle avec un sourire pincé.

Allez. Dépêche-toi.

Ce n'était pas la première fois, et ça lui avait déjà valu une entrevue désagréable avec Mme Jameson, l'enseignante à la retraite qui restait après l'école avec les enfants dont les parents n'avaient pas jugé utile d'arriver à l'heure. Elle était bonne pour y repasser. Elle aurait droit à son regard sévère et consterné, puis à un aimable rappel au règlement de l'école.

Madame Crowne, je comprends que vous soyez très occupée, mais, vous le savez, l'école ne peut pas garder les enfants après l'heure de sortie, sauf entente préalable. Si vous avez besoin que nous le fassions, vous devez nous en informer suffisamment tôt pour que nous puissions prendre les dispositions nécessaires.

Je suis désolée, marmonnerait-elle, de retour dans la peau d'une collégienne prise la main dans le sac par le principal à fumer ou à porter une jupe trop courte, *mais mon rendez-vous s'est éternisé, et quand j'ai voulu vous appeler, mon téléphone n'avait plus de batterie, et merci madame Jameson pour votre flexibilité, j'apprécie, vraiment.*

Puis elle partirait, se sentant la pire des mères, mais sans trop savoir pourquoi au juste, puisque Anna irait parfaitement bien, pépiançant gaiement sur la banquette arrière, racontant sa journée, demandant ce qu'il y aurait au dîner, et si elles pourraient relire *Les deux gredins* avant d'aller dormir, et Julia secouerait la tête en se disant *je ne suis pas une mauvaise mère, juste une mère très occupée.*